

Faut-il être seul pour être soi-même ?

L'homme est le seul animal qui dispose d'une conscience réflexive, c'est à dire qui est capable de se penser lui-même et de se vivre dans la singularité : dire "je suis moi-même", c'est dire "je ne suis pas un autre et j'assume la responsabilité de mon originalité". Mais, en même temps l'homme est aussi un être social qui subit l'influence des autres et on peut se demander si cela ne le conduit pas nécessairement au conformisme. Alors, les autres sont-ils l'obstacle qui m'empêche d'être ou au contraire le ferment de la constitution de soi ? La question est importante car sa réponse éclaire la définition classique d'Aristote : "l'homme est un animal politique" c'est à dire social. De prime abord il semble bien qu'on ne puisse être soi que dans la solitude qui nous préserve de l'influence d'autrui. Cependant placés dans une solitude absolue serions-nous vraiment capables d'être ? Si la réponse est négative, alors comment l'autre peut-il me constituer ?

*
* *

Si l'homme comme le dit Heidegger est un "être-au-monde" et un "être-au-monde-avec", c'est à dire si nous vivons nécessairement en société, il faut remarquer que la société tend à instituer des normes auxquelles nous sommes tous tenus de nous conformer.

La vie sociale, c'est la vie stéréotypée. Il est bien vu de se comporter comme les autres. Les études sur la dynamique des groupes montrent que tout groupe institue des règles que chacun est tenu de respecter et toute originalité aura pour sanction une marginalisation. Or, qu'est-ce qu'être soi-même ? Est-ce faire comme les autres, se plier au comportement du groupe ? Où est-ce assumer sa singularité, son authenticité ? Être soi-même, c'est bien sûr assumer son originalité. On peut alors penser que le groupe étouffe notre moi le plus authentique. C'est ce que pense Heidegger en analysant ce qu'il appelle "*la dictature du On*". La rencontre des autres ne suppose pas la distinction entre un sujet séparé des autres sujets. L'existence quotidienne implique que l'homme soit pris, absorbé par son mode. Il est sous l'emprise du "*On*" c'est à dire que le fait d'être ensemble crée une situation d'indifférence, d'indistinction où se perd ce que chaque être a d'authentique et de particulier. Il s'établit "*la dictature du On*". Le "*On*" n'est pas "*nous*". Dire "*nous*", c'est parler d'une pluralité de moi bien distincts. Le "*On*" renvoie, au contraire, à une vague collectivité indistincte. C'est la norme moyenne à laquelle se soumettent les comportements et qui aboutit au nivellement général. Par souci conformiste du "*Qu'en dira-t-on*", on ne se situe plus comme égal ou supérieur à autrui d'après ce que soi est authentiquement, mais d'après le jugement de l'opinion publique. Le "*je*" est déchargé de toute responsabilité. "*On*" juge pour lui. Chacun se réfugie dans l'anonymat du "*On*". Or ce "*On*" n'est personne. Il n'est ni celui-ci, ni celui-là, ni quelqu'un, ni la somme de tous. En somme, ce que dit Heidegger, c'est que nous vivons dans une dépendance quasi totale à l'égard des autres et qu'il n'y a pas de tyrannie plus lourde que cette tyrannie sans tyran. Il est vrai qu'il est tellement plus facile de s'y plier que d'être soi. Elle retire à chacun toute responsabilité car là où tout le monde est responsable, personne ne l'est plus. Le "*On*" est sans visage.

Mais, si l'existence sociale nous entraîne à cette indistinction qui fait que l'on n'est jamais soi-même, n'est-ce pas dans la solitude que l'on pourra être soi-même ?

C'est ce que pense un philosophe comme Schopenhauer. Considérant que la société crée des contraintes, il en conclut, lui aussi, qu'elle sacrifie notre individualité. Le nivellement social a pour conséquence que, plus on est nombreux, moins notre individualité peut apparaître. La société ne retient que ce que nous avons en commun c'est à dire le contraire même de notre personnalité authentique. Plus la société est nombreuse, plus elle est fade. Il faut donc chercher la solitude et Schopenhauer écrit "*On ne peut être vraiment soi qu'aussi longtemps qu'on est seul*". Plus l'homme a une personnalité propre, plus il cherchera à s'isoler car le nivellement social sera considéré comme insupportable. C'est dans la solitude "*que le mesquin sent toute sa mesquinerie et le grand esprit toute sa grandeur ; bref, chacun s'y pèse à sa vraie valeur*". Il semble donc bien qu'il faille être seul pour être soi-même et c'est, du reste, ce que pense l'homme du commun qui dit qu'il n'a besoin de personne pour exister ou qui pratique l'introspection. Nul ne peut pénétrer dans ma conscience et qui sait, sinon moi-même, qui je suis ? Réciproquement, comment savoir qui je suis en présence d'autrui qui me distrait de moi ? La conscience de soi semble supposer de se replier sur soi-même pour se contempler sereinement. Il semble plus facile de tricher avec les autres qu'avec soi-même. La solitude nous fait être alors que le contact avec autrui nous pousse à paraître.

Comme le fait remarquer Sartre, la conscience de soi est parfaitement insaisissable pour l'autre. Chacun est seul avec lui-même, personne ne peut savoir exactement ce que je ressens sinon moi-même. Mon être est une pure subjectivité. Je suis pour moi un sujet mais lorsque l'autre me voit, il fait de moi un objet. Autrui me juge et son jugement peut être négatif. Je peux alors être tenté de paraître. Le rapport avec autrui crée le "personnage". Mais le personnage, ce n'est pas moi. C'est l'apparence que je donne aux autres, une comédie que je joue à leur usage et en jouant ce personnage je ne suis pas moi-même. C'est ce que montre bien l'exemple du garçon de café que prend Sartre dans **L'être et le néant**. Le garçon de café joue la comédie du garçon de café. Ses gestes un peu trop appuyés nous montrent qu'il joue un rôle à l'usage d'autrui. Mais est-ce autrui qui l'empêche d'être lui-même ? D'une certaine façon oui. Comme le souligne Sartre, nous attendons du garçon de café qu'il se comporte en garçon de café, du commerçant qu'il se comporte en commerçant etc. Jouer un personnage, c'est répondre à l'attente d'autrui. Mais tout dépend si nous prenons ou non au sérieux ce personnage. La mauvaise foi commence à l'instant où le garçon de café s'imagine... qu'il est un garçon de café au sens où une chaise est une chaise c'est à dire au sens où il s'imagine être une chose appelée "garçon de café". La mauvaise foi commence quand le garçon de café s'imagine que la comédie qu'il joue à l'usage d'autrui coïncide avec son être. Il n'est alors effectivement plus lui-même.

Autrui nous empêcherait donc d'être nous-mêmes et la solitude serait le moyen de se retrouver car seul je ne peux jouer un personnage.

Il est vrai qu'il y a un poids du social, que la société est génératrice de contraintes, d'influences. Mais il ne faut pas en conclure que la société fait de nous des robots. Nous ne sommes pas tous semblables. Nous différons par nos goûts, nos loisirs. Certes, il peut là aussi exister des stéréotypes mais il n'en reste pas moins vrai qu'il existe des créateurs, des personnalités originales, voire ce qu'on appelle des marginaux. Ils ne vivent pourtant pas seuls et les autres ne les empêchent pas d'être eux-mêmes. Bien plus, si les autres n'étaient pas là, pourrions-nous même avoir une personnalité ? Cette question mérite d'être examinée.

*
* *

La meilleure façon de savoir s'il faut être seul pour être soi-même est de considérer ce que fait de nous la solitude. Existe-t-il une personnalité sans les autres ? Nous examinerons trois cas de solitude : celui des enfants sauvages, le cas de certaines maladies mentales et enfin le cas de Robinson dans son île déserte.

L'exemple des enfants sauvages est celui d'une solitude totale, depuis la prime enfance. Victor, abandonné dans les forêts de l'Aveyron alors qu'il devait avoir trois ou quatre ans, a vécu ensuite totalement seul, hors de la société, jusqu'au moment de sa découverte (il devait alors avoir environ onze ans). Nous avons ici l'exemple privilégié d'un total isolement. Peut-on dire que Victor soit lui-même ? La réponse est négative. Ce qui caractérise cet enfant, c'est qu'il n'a pas pu développer de personnalité. Il ne parle pas. Son quotient intellectuel n'est pas plus développé que celui d'un enfant de deux ans. L'humanité ne s'est pas développée en lui. Sans les autres nous ne sommes pas. Être seuls ne nous fait pas être nous-mêmes car la personnalité ne se constitue pas. Victor n'est personne. Ni humain (il n'a pas les caractéristiques qui nous définissent), ni animal (car l'animal a les caractéristiques de son espèce), il est encore moins une singularité. Il apparaît plutôt comme une sorte de monstre.

Bettelheim, spécialiste de cette maladie mentale infantile qu'est l'autisme remarque bien des analogies entre le comportement de l'enfant sauvage et celui de l'enfant autistique. L'autisme représente l'exemple d'une maladie qui isole. L'enfant autistique, par ce qu'il a le sentiment d'être agressé par ceux qui l'entourent, se replie sur lui-même. Il se construit une forteresse dans laquelle il s'isole. Certes, sa solitude n'est pas réelle puisqu'il vit en société. Mais ce qui caractérise la psychose est la rupture des relations sociales. L'enfant autistique ne veut plus avoir affaire à autrui car il craint qu'en laissant prise sur lui il laisse la possibilité aux autres de l'agresser. Il refuse de parler, s'enferme dans le mutisme, bref vit dans une solitude psychologique.

Or, ce que montre Bettelheim, c'est que la forteresse que se construit l'enfant autistique est une forteresse vide. La personnalité, le moi, se liquéfie. La rupture de la relation à autrui entraîne la fin du moi. La maladie mentale est perte de soi-même. Il n'y a plus personne. Dans toutes les maladies mentales où le contact avec les autres devient difficile, le sujet a en même temps un sentiment intérieur d'étrangeté, le sentiment d'être autre, de n'être plus soi. L'aliéné mental est aliéné au sens propre : son moi se perd dans cet autre qu'est la maladie.

Il n'est nullement étonnant que Bettelheim souligne des analogies entre le comportement de l'enfant sauvage et celui de l'enfant autistique. Dans les deux cas (quoique la cause en soit très différente), il y a rupture avec les autres.

Si grandir sans les autres, c'est être sans "moi", si s'isoler des autres dans la maladie, c'est perdre son "moi", il existe une troisième forme de solitude, celle de Robinson. C'est un isolement très différent. Robinson a vécu jusqu'à l'âge adulte en société. Il est sain d'esprit. L'accident d'un naufrage le précipite dans la solitude d'une île déserte. Peut-il être lui-même ? On a pu le croire. Beaucoup s'imaginent que l'individu peut se comprendre lui-même comme une réalité première et autosuffisante, détenant une puissance d'affirmation qui ne doit rien à la vie sociale. Robinson est un personnage de fiction et on peut imaginer de façon illusoire sa situation. Mais ce serait oublier, comme l'ont montré Aristote ou Marx, que le moi ne s'affirme qu'avec l'autre et non contre lui. La conscience peut s'illusionner sur elle-même, se croire indépendante. Croire pouvoir exister sans les autres dans l'autosuffisance, c'est s'imaginer Dieu.

Vendredi ou les limbes du Pacifique, roman de Tournier est bien sûr aussi un livre de fiction, sauf qu'ici l'auteur est philosophe et construit la situation de Robinson à la lumière des connaissances contemporaines. Robinson fait naufrage et va vivre dans une île déserte pendant 20 années. Ayant échoué dans sa tentative de fuir (parce que personne n'a pu lui faire remarquer à temps que le bateau qu'il construit pour fuir est trop loin de la côte et que seul il ne pourra le mettre à l'eau), il se désespère. En un premier temps, l'absence des autres lui fait perdre toute dignité, toute humanité. Le voilà qui se vautre dans le marécage, dans la fange qu'il appelle la souille. Mais Tournier n'a pas choisi de décrire un faible. Robinson, qui a de la personnalité, décide de rester lui-même, de garder sa dignité d'homme. Or, il est caractéristique qu'il n'arrive à échapper à la souille qu'en recréant un simulacre de société. Il va faire comme s'il vivait encore avec les autres. Il donne à l'île le nom de Speranza, se nomme gouverneur, institue des lois, un calendrier (et donc un temps social), produit plus de nourriture que nécessaire (pour se donner l'illusion de la présence des autres), et ce n'est qu'à cette condition qu'il garde un semblant d'équilibre. Pourtant, malgré tous ses efforts, Robinson ne parvient pas à rester soi-même et s'aperçoit que l'absence d'autrui le mine, le fait disparaître quels que soient ses efforts. *"Exister, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire être dehors, sistere ex - ce qui est à l'extérieur existe. Ce qui est à l'intérieur n'existe pas. Mes idées, mes images, mes rêves n'existent pas. Si Speranza n'est qu'une sensation ou un faisceau de sensations, elle n'existe pas. Et moi-même je n'existe qu'en m'évadant de moi-même vers autrui (...) Tous ceux qui m'ont connu, tous sans exception me croient morts. Ma propre conviction que j'existe a contre elle l'unanimité. Quoique je fasse, je n'empêcherai pas que dans l'esprit de la totalité des hommes, il y a l'image du cadavre de Robinson. Cela seul suffit - non certes à me tuer - mais à me repousser aux confins de la vie, dans un lieu suspendu entre ciel et enfer, dans les limbes en somme. Speranza ou les limbes du Pacifique."* Ainsi, privé de l'autre, Robinson est une sorte de mort vivant. C'est comme s'il n'était plus. Comment pourrait-il être lui-même ? Jour après jour, il constate que, alors même qu'il s'efforce de parler à haute voix, il oublie le vocabulaire. Le sens des mots que ne vérifie plus autrui devient flottant, sujet au doute. Sa perception qui n'est plus confirmée par autrui lui semble incertaine et il a du mal à faire la démarcation entre le rêve et le réel. *"Je sais bien, moi - à qui plus personne ne vient prêter un visage et des secrets - que je ne suis qu'un trou noir au milieu de Speranza, un point de vue sur Speranza - un point, c'est à dire rien."*

Le simulacre de vie sociale est inutile. Rien ne remplace la vraie présence d'autrui. La solitude aboutit à la perte de soi. Robinson ne retrouvera une vérité que grâce à un autre : Vendredi. Mais cette vérité ne sera plus la nôtre car il sera trop tard. L'absence d'autrui aura fait son œuvre.

Donc la solitude non seulement n'est pas nécessaire pour être soi mais, bien plus, elle nous en empêche. C'est donc autrui qui me constitue. Comment ? Selon quelles modalités ? C'est ce qu'il nous reste à analyser.

*

**

Comment l'autre me constitue-t-il ?

La psychanalyse, notamment les analyses de Lacan, a montré comment chez l'enfant la constitution de soi passe par l'autre. Un bébé n'a pas conscience d'être. Encore à ce stade que Lacan appelle "l'imaginaire", il ne se conçoit pas comme un individu face à d'autres individus. Il ne saurait être lui-même parce qu'il n'a pas de soi-même. Il ne se distingue pas de sa mère. Pour accéder au stade "symbolique" d'accession au "soi", il lui faudra passer par le contact avec autrui. La situation œdipienne jouera un rôle fondamental dans cette prise de conscience de soi. Le surgissement du père, la prise de conscience progressive que sa mère aime son père et que, par conséquent, elle lui

échappe et n'est pas lui, fera qu'il comprendra progressivement qu'il est lui-même un "je". Il est symptomatique que dans l'acquisition de l'usage des pronoms personnels, "je" vient en dernier. Il faut d'abord dire "il", puis "tu" pour savoir dire "je" et ceci parce que "je" ne me conçois que par différence avec "tu". On croit souvent que je prends conscience des autres par analogie avec moi. C'est l'inverse qui est vrai. C'est parce que je prends conscience de l'autre que je prends conscience de ma différence, de ma personnalité. Je ne peux être que comme l'autre de l'autre.

Dans **Cyclone à la Jamaïque**, l'écrivain Hugues exprime bien ce processus : *"Emily avait joué à se faire une maison dans un recoin tout à fait à l'avant du navire... fatiguée de ce jeu elle marchait sans but vers l'arrière, quand lui vint tout à coup la pensée fulgurante qu'elle était "elle"... Une fois pleinement convaincue de ce fait étonnant qu'elle était maintenant Emily, elle se mit à examiner sérieusement ce qu'un tel fait impliquait. Mais maintenant qu'elle avait, d'une façon si soudaine, acquis le sentiment d'être une personne distincte, (les autres) lui semblaient aussi étrangers que le bateau même"*. Ainsi Emily prend conscience de soi en se distinguant des autres. La conscience qu'elle a de son être présuppose implicitement la conscience de son être autre : elle est pour elle-même dans la mesure où elle est autre, autre que tous les autres, autre comme n'importe quel autre. Être elle c'est ne pas être un autre tout en étant autre pour les autres. Ainsi, on ne peut être conscience de soi que dans la relation à autrui.

Hegel va dans le même sens : c'est parce que je vois l'autre comme autre c'est à dire comme différent que je prends conscience par différence de moi. Le moi n'a de sens qu'en tant qu'il n'est pas autrui. Hegel montre aussi qu'être soi-même suppose la reconnaissance d'autrui. Je n'existe que parce qu'autrui me reconnaît comme existence. Dans la **Phénoménologie de l'esprit**, il expose "la dialectique du maître et de l'esclave", dialectique qui est lutte pour la reconnaissance. Je ne peux être que si autrui me reconnaît. Ceci passe, dans un premier temps au moins, par le conflit car je peux vouloir être reconnu en maîtrisant, en asservissant. Dans cette lutte pour la reconnaissance que Hegel présente comme une lutte à mort, l'un ira jusqu'au bout, préférant mourir que de n'être point reconnu, et sera le maître. L'autre prendra peur, préférera vivre et sera l'esclave. Dans cette relation, chacun par l'autre aura pris conscience de soi : le maître par la reconnaissance de l'esclave, l'esclave parce qu'il aura pris conscience de sa mortalité. Certes, le rapport maître / esclave n'est qu'une étape dans la recherche de la reconnaissance et l'on peut envisager un rapport de reconnaissance qui se vive dans l'égalité, mais il est symptomatique que dans le quotidien nous ne cessons de guetter la reconnaissance d'autrui. Nous cherchons des signes d'approbation, d'admiration, d'encouragement. Celui qui n'est pas estimé par les autres ne peut s'estimer lui-même. Comme l'écrit Lavelle : *"le chemin le plus court de soi à soi passe par autrui"*. L'autre me révèle ce que je suis. Et ce qui est vrai pour l'enfant est vrai aussi pour l'adulte comme le montre la problématique sartrienne du regard.

Dans **L'Être et le Néant**, Sartre montre comment le regard d'autrui me fait exister. Seul, je n'ai pas d'être. Il faut voir, en effet, qu'on ne saurait être comme une chose car la chose n'a pas de conscience. Sartre, analysant la sincérité, fait remarquer que l'homme sincère serait celui qui est lui-même. Or, être ce qu'on est n'a de sens que pour un objet. À strictement parler, la conscience n'est pas un être. Elle est plutôt ce qui contient l'être. Elle est néant, vide. La conscience est fluence, changement, subjectivité toujours en devenir. Inutile, dès lors, de chercher à être soi. La volonté de sincérité est souvent elle-même une conduite de mauvaise foi de celui qui s'illusionne, qui se pose en "belle âme". De ce point de vue, c'est justement autrui et non pas moi qui me fait être. Sartre prend l'exemple de la honte. *"Je viens de faire un geste maladroit ou vulgaire : ce geste colle à moi, je ne le juge ni ne le blâme, je le vis simplement"*. Autrement dit, je n'ai pas de retour sur soi-même. *"Mais voici tout à coup que je lève la tête : quelqu'un était là et m'a vu. Je réalise tout à coup toute la vulgarité de mon geste et j'ai honte (...) autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même : j'ai honte de moi tel que j'apparais à autrui. Et par l'apparition même d'autrui je me suis mis en mesure de porter un jugement sur moi-même comme sur un objet car c'est comme objet que j'apparais à autrui. Mais pourtant cet objet apparu à autrui ce n'est pas une vaine image dans l'esprit d'un autre (...) la honte est par nature reconnaissance. Je reconnais que je suis comme autrui me voit (...) j'ai besoin d'autrui pour saisir à plein toutes les structures de mon être, le Pour-soi renvoie au Pour Autrui."* Ainsi c'est bien l'autre qui me fait être. Autrui est le révélateur, le miroir qui me renvoie à moi-même, qui m'oblige à me penser. Certes, nous l'avons dit, face à l'autre je peux créer un personnage, mais il est en même temps vrai qu'autrui peut casser ce personnage, m'obliger à me voir en face et casser la mauvaise foi. C'est bien ce que montre **Huis-Clos**. Garcin veut jouer le personnage du héros. Mais le regard d'autrui le révèle dans sa lâcheté. Le masque vole en éclats. L'autre le révèle dans ce qu'il est. On ne saurait se juger soi-même dans la solitude. Je ne peux faire abstraction du jugement d'autrui pour savoir qui je suis et donc pour être moi-même.

On ne peut être soi-même sans les autres. L'autre est la condition nécessaire à mon existence. Je suis par les autres. Mais si autrui est la condition nécessaire de mon existence, en est-il

la condition suffisante ? Nous avons souligné précédemment comment la société engendrait aussi le conformisme, comment elle pouvait étouffer l'authenticité. Comment concilier les deux aspects ? En montrant que si on ne saurait être soi-même sans les autres, la présence d'autrui n'est néanmoins pas suffisante. Bergson soulignait qu'il existe deux "moi" : un moi superficiel, expression des préjugés ambiants, des idées toutes faites, du conformisme social et le moi profond constitué des connaissances bien assimilées, des goûts authentiques. Trop de gens se laissent aller à leur moi superficiel. Tout le monde n'est pas soi. Si la société est nécessaire à la constitution de soi, encore faut-il se vivre non sur le seul mode de l'imitation d'autrui, encore faut-il être capable, à partir de ce qui nous est apporté par autrui, de se constituer dans sa singularité. S'il y a en moi ce qu'y ont mis les autres qui m'ont connu, éduqué, transformé, encore faut-il avoir le courage de s'assumer dans sa liberté, avoir le courage de ses idées, être créateur de soi. Les autres constituent les fondations de notre être, mais c'est à nous de construire cette maison qu'est nous-mêmes. Il est tellement plus facile de suivre le troupeau. Faire comme autrui, c'est vivre dans un cocon où nous avons tous la tentation de nous reposer. Celui qui s'assume dans sa singularité est sans doute l'exception et ceci parce que ce n'est justement pas dans la solitude qu'il faut le faire mais face aux jugements des autres. S'assumer, c'est se heurter à l'incompréhension, c'est risquer et ce risque n'est pas vain qui peut conduire à la mort. Ainsi Socrate est lui-même jusqu'au bout et en meurt. Tricher avec ses idées lui aurait sauvé la vie comme le raconte le **Criton**. Il pouvait fuir mais par fidélité à soi il obéit aux lois et meurt. Être soi est une attitude d'exception.

*

* *

Il ne faut pas être seul pour être soi-même. Bien plus, dans la solitude nous n'existons pas. Appartenir à l'humanité, c'est être cet animal social qui se constitue dans et par les autres. Mais en même temps l'existence sociale engendre le conformisme et n'est donc que la condition nécessaire mais non suffisante pour être soi-même. On peut se demander, à l'issue de cette analyse s'il existe jamais quelqu'un de véritablement lui-même. Ce qui apparaît, c'est surtout notre opacité à nous-mêmes comme l'ont montré la psychanalyse ou la sociologie. La conscience est le lieu d'illusions : illusion de l'indépendance, illusion de l'autosuffisance, illusion d'avoir un être. La conscience est changement, mobilité, dissimulation. Puis-je, à strictement parler, savoir qui je suis ?

Remarques : 1) la conclusion tend à remettre en cause le présupposé du sujet qu'il est possible d'être soi-même. On ne peut le faire auparavant sans se mettre dans l'impossibilité de traiter le sujet.

2) Ce corrigé est plus long que ce qui est demandé au bac. Il s'agit d'un corrigé de professeur. Les citations y sont volontairement longues (trop longues) car j'ai voulu mettre à disposition les principaux textes utilisés.